

# Combattre la déshumanisation,

## Condamner toute dévalorisation de l'autre et de soi-même, une réaction automatique

Seconde partie de notre entretien avec Jacques Bude, professeur émérite de psychologie sociale. Après les années d'enfance en Belgique et la jeunesse en Israël, nous évoquons ici les années d'études à l'Université libre de Bruxelles, suivies d'une carrière de professeur, après un passage par les Etats-Unis et les mouvements sociaux des années soixante.

Propos recueillis par Florence Roelandts et Gérald Hanotiaux (CSCE)

**D**ans la première partie de notre rencontre, intitulée « Enfance et jeunesse, dans le moule du génocide », Jacques Bude racontait l'arrivée de ses parents en Belgique, à la fin des années 1920, depuis la Pologne. Après les premières années d'enfance heureuses dans les milieux ouvriers de la région liégeoise, il va vivre les années de guerre caché dans des familles en Wallonie, après la déportation de ses parents. Il sera par la suite envoyé en Israël contre son gré, en compagnie des autres enfants et adolescents résidant dans une institution pour orphelins de guerre juifs à Anvers. Contraint de vivre dans un bâtiment d'où avaient été chassés quelques temps auparavant des Palestiniens, il démarre une vie de semi-clandestin, afin d'éviter de devoir rejoindre l'armée israélienne. Suite à de nombreuses péripéties, et après avoir pu réunir l'argent nécessaire à l'achat de faux papiers, il a finalement réussi à revenir chez lui, en Belgique.

Ces expériences ont conditionné le reste de son existence, et sa vision du monde. Il en sortira profondément engagé contre toutes les discriminations, raciales ou autres. Si son témoignage paraît dans le cadre de notre rubrique de « portrait de militant », Jacques Bude a tenu à se distancier de cette notion, car « le militant, il a un plan, embrasse une cause et il y va, il connaît le chemin, tracé par l'organisation au sein de laquelle - mais très fréquemment, pour laquelle - il s'engage. Je n'ai jamais vécu les choses de cette manière. Je ne lui ressemble

*pas, mais je ne suis certainement pas pour autant moins engagé que lui ». Ses engagements représentent plutôt des réactions « mécaniques », reposant sur un ensemble de valeurs morales évidentes pour lui. Aucun calcul politique n'est à l'œuvre, des faits révoltants lui dictent en quelque sorte l'obligation de ne pas être complice, de résister. Comme il nous le confiait, il a été « formé - dans un sens très proche de "fabriqué" - par le génocide ». (1)*

Dans la suite de l'entretien, nous évoquons avec lui ses années d'études, et les faits parfois rocambolesques pour y accéder. En fin de parcours universitaire, Jacques Bude décolle pour

majeurs est de défendre le peuple palestinien, victime de la politique oppressive de l'Etat d'Israël.

La première partie de l'entretien se terminait par la reconnaissance de son existence sur notre territoire, en tant que Belge : il était enfin rentré chez lui ! Sur son enfance marquée par le génocide et la disparition de ses parents, il déclarait : « Il s'agit dans ces circonstances extrêmes d'appliquer à soi-même, pendant l'enfance, un regard d'adulte sur sa propre enfance. En fait, je pense avoir été adulte avant d'être enfant. A vingt-trois ans, quand j'ai enfin pu entrer à l'université, j'ai eu l'impression de retomber en enfance. » Dès lors, allons-y, en route vers cette « nouvelle enfance » !

**J'ai été formé  
- dans un sens  
très proche  
de « fabriqué » -  
par le génocide**

les Etats-Unis. Il intégrera l'université du Michigan durant une partie des années 1960, un séjour jalonné de mouvements sociaux émancipateurs et pacifistes, dans un contexte de guerre impérialiste au Vietnam. De retour en Belgique fin 1968, il démarre sa carrière professionnelle, tout en restant toujours connecté aux mouvements sociaux, jusqu'à aujourd'hui. L'un de ses engagements

**Ensemble ! Lorsque vous êtes enfin de retour en Belgique, après les années forcées en Israël, vous décidez de vivre à Anvers, où votre amie avocate a réussi à vous faire reconnaître Belge ?**

**Jacques Bude :** Je suis resté un temps à Anvers, sans un franc, sans diplôme ni possibilité de formation. Je ne trouvais pas de travail, en tous cas pas un boulot supportable. Surtout, je voulais étudier, pour répondre aux questions qui m'obsédaient, liées à la disparition de mes parents. C'était noir, sans perspectives, très dur. Je trainais dans les cafés, notamment avec un ancien résistant d'Ukraine, un type un peu mafieux qui, entre autres, réparait des voitures. Un jour, quelqu'un s'amène dans une sorte de hangar - pas du tout un garage - avec une voiture américaine

# sous toutes ses formes (2)

pratiquement neuve. Il devait absolument partir mais la voiture tombait constamment en panne. Au fur et à mesure que mon copain démontait le moteur et éparpillait les pièces, je sentais monter l'anxiété du bonhomme. J'étais un peu saoul et, pour rigoler, je me suis mis à le charrier. « *Ne vous inquiétez pas, il va sûrement vous remonter tout ça...* »

Subitement, il s'exclame : « *Mais qu'est-ce quelqu'un comme vous fait ici ?* » ; ma manière d'ironiser ne devait pas coller au contexte... Nous discutons un moment, j'explique mon désir de retourner à l'école, sans possibilité en raison du manque de diplôme secondaire. Ma seule activité scolaire était de suivre en élève libre, à l'Athénée d'Anvers, un séminaire sur « *En attendant Godot* » de Becket, donné par Léopold Flam (2). Cela ne pouvait évidemment mener à rien de durable. Un soir, en sortant du séminaire, quelqu'un me fait signe depuis une voiture. J'approche et je reconnais mon bonhomme. Il m'apprend être échevin et avoir obtenu de la bourgmestre que je puisse bénéficier d'un « jury réduit », un système instauré en 1945 pour les scolarités interrompues en raison de la guerre. En quelque sorte, mon dé-

part forcé en Israël résultait bien de la guerre, mais il fallait cependant de la sympathie à mon égard pour assimiler ma situation, dix ans plus tard, à un « retour de captivité » ou une « sortie de clandestinité ». Sans cet incroyable coup de bol, j'imagine que j'aurais fait de la psychologie sociale aux comptoirs des cafés, plutôt qu'à l'ULB...

Avec ce jury réduit, reprendre des études ne m'apparaissait plus comme une épreuve insurmontable. Cela consistait en un écrit éliminatoire, une rédaction et une traduction, suivi d'un oral, portant sur le latin et l'histoire de Belgique. C'était tout, pas de maths, pas de chimie, pas de physique, pas de littérature. Je disposais de deux mois pour me préparer, mais comme j'avais peu fréquenté l'école, je n'étais pas du tout sûr de moi ; je n'avais suivi que trois années discontinues en primaire et les deux premières années du secondaire... Après quelques semaines, j'étais absolument certain d'échouer, je suis donc allé à Bruxelles annuler l'inscription et re-

porter l'examen. Les bureaux du jury central étaient situés rue Joseph II, dans une maison d'habitation relativement ancienne. Comme il pleuvait, je me suis abrité sur les marches de la porte d'entrée, un espace exigu. Un type plutôt imposant arrive et s'abrite à mes côtés, nous discutons. De suite, il me conseille vivement de passer ce jury réduit : « *Vous échouerez plus que probablement mais vous vous rendrez compte de ce qu'est un examen, vous saurez mieux comment vous y préparer.* »



Jacques Bude  
aujourd'hui

*Un échec au jury central ne laisse pas de trace, vous pouvez échouer et revenir dix fois si nécessaire.* » Convaincu, j'ai finalement repris le train vers Anvers, sans annuler l'inscription.

□ □ □

## ERRATUM

Une erreur importante s'est hélas glissée dans la première partie de la rencontre avec Jacques Bude, parue dans notre numéro précédent\*. En page 69, dans la colonne de droite, le passage ci-dessous ne concernait pas des faits ayant eu lieu à l'orphelinat d'Anvers, mais *avec ses compagnons de l'orphelinat, déjà installés à la frontière avec la bande de Gaza, dans le bâtiment où ils se sont retrouvés juste après leur arrivée en Israël.*

*« Nos conditions de vie étaient plus que rudimentaires. Pourtant, les armes - des fusils de guerre Mauser tchèques et des mitraillettes Sten israéliennes - étaient des objets dont nous étions largement pourvus. Je suis encore hanté par le fait qu'en jouant avec un Mauser, j'ai été à deux doigts de tuer un autre gosse de l'orphelinat... »*

Les allers et retours des différentes versions, lors de la finalisation du texte, ont entraîné cette confusion. C'est extrêmement regrettable, nous nous en excusons vivement auprès de nos lecteurs.

\* « *Enfance et jeunesse, dans le moule du génocide* », *Ensemble !* n°101, décembre 2019, page 69. Disponible sur : [www.ensemble.be](http://www.ensemble.be)

## Comment se passe l'examen ?

La session écrite se déroulait dans un local de l'athénée Saint-Boniface, près de la place Fernand Cocq. La rédaction a été très laborieuse, j'avais l'impression de n'être pas parvenu à dire grand-chose. En outre, avec ma connaissance plus que lacunaire du flamand et le manque de temps pour mettre ma traduction au net, j'étais persuadé d'avoir remis une sorte de gribouillis. Une semaine plus tard j'apprends, étonné, être admis à l'oral. Il se déroulait dans une grande salle où de nombreuses tables accueillait chacune un professeur et un élève. L'examen d'histoire se passe sans problème, jusqu'à la demande de la date du suffrage censitaire. Je réponds ne pas la connaître et, comme le prof me suggère d'essayer de deviner, je réfléchis à haute

# portrait de militant

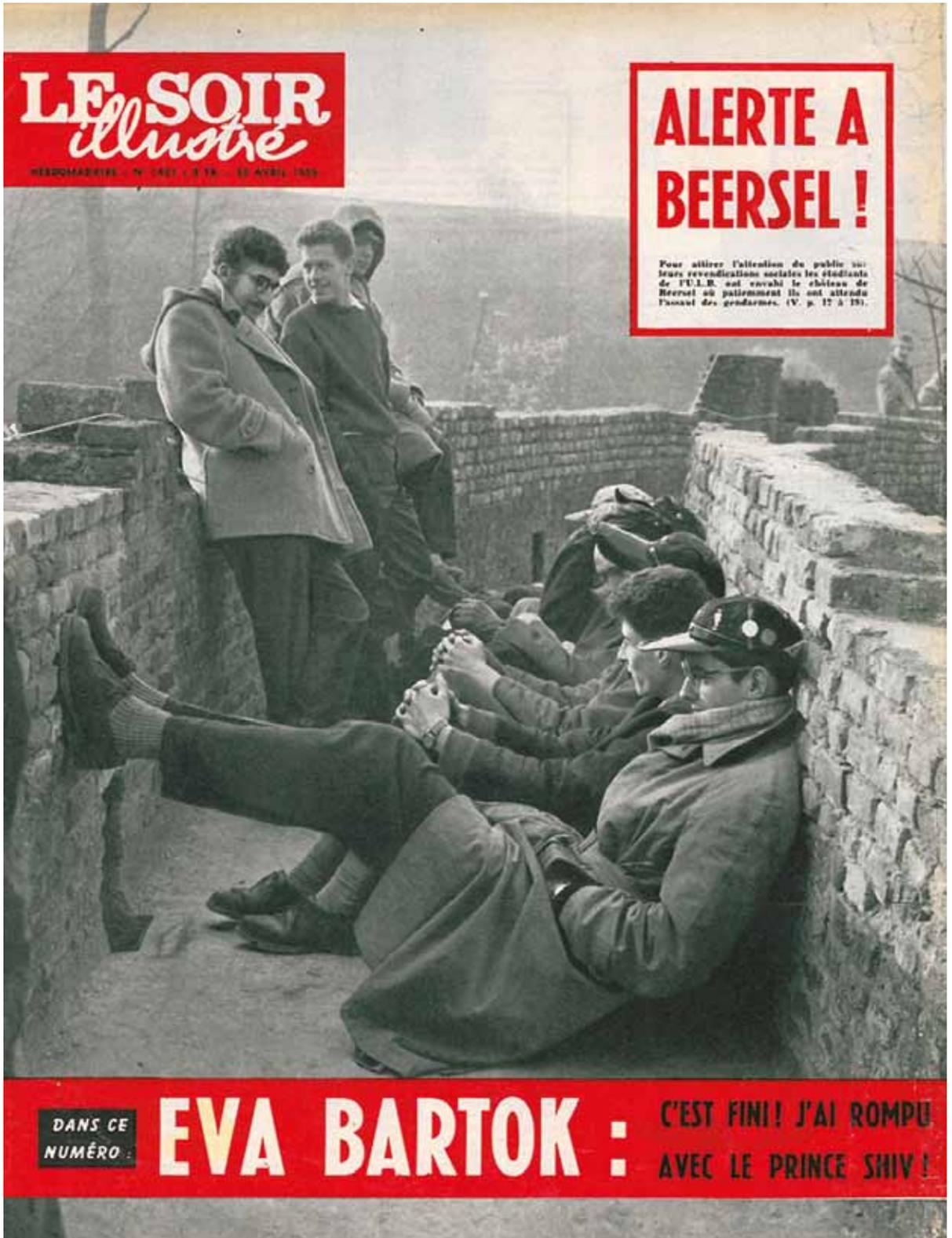
⇒ voix en passant sur différentes étapes historiques. Je tente une date et lui, pince-sans-rire, me dit : « *C'est faux, vous vous êtes trompé d'un an. Je crois que c'est grave* », et il éclate de rire.

Pour le latin, les cent paragraphes reçus provenaient de *Pro Milone*, une plaidoirie de Cicéron. Selon ce qu'on m'avait dit, la procédure était

la suivante : un paragraphe à traduire était indiqué, suivi de questions de grammaire. Si le prof était satisfait, il indiquait un second paragraphe, juste pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un heureux hasard. En général il mettait fin à l'examen très vite, s'il voyait que ça allait... Pour moi, ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Le prof m'indique un paragraphe, je

le traduis puis il me pose quelques questions de grammaire. J'ai l'impression que ça va. Il m'indique un second paragraphe. Je commence à traduire, il ne m'interrompt pas, et au bout de celui-ci me pose quelques questions de grammaire. J'ai à nouveau l'impression que ça s'est bien passé mais il m'indique un troisième paragraphe. Panique... Je commence

Couverture de l'hebdomadaire *Le Soir Illustré* du 30 avril 1959 consacrée à l'occupation par les étudiants de l'ULB du château de Beersel, pour revendiquer une démocratisation de l'accès à l'université.



puis m'interromps, en demandant à pouvoir lire une première fois avant de traduire. Il me répond que ça va de soi ! « *Je n'avais pas l'impression que vous traduisiez puisque vous ne lisez même pas, vous mettez le doigt sur le truc et vous le dites en français...* » Il

à la Cité universitaire et un document pour recevoir gratuitement les syllabus ! Durant mes années d'université, j'ai été le « chouchou » des assistantes sociales, représentant sans doute une sorte d'objet idéal pour leur raison d'être, leur dévouement :

C'était d'autant plus agréable que, un peu par hasard, j'avais obtenu un carnet de marin me permettant de me balader au moins trois mois par an sur la mer, dans les ports du Golfe du Mexique, du Brésil et de l'Argentine.

## **Sans cet incroyable coup de bol, j'imagine que j'aurais fait de la psychologie sociale aux comptoirs des cafés, plutôt qu'à l'ULB...**

pensait que j'avais appris par cœur, sans rien comprendre. Contrairement aux écoliers belges, je n'avais pas eu mes quatre à six heures de latin par semaine, pendant six ans. Je lui explique donc tenter de démontrer ma maîtrise du latin, comme tout le monde...

D'un coup, il s'est levé. En riant il s'exclame : « *J'ai ici un phénomène, qui pense que nos élèves parlent couramment le latin à la fin du secondaire !* » Enorme éclat de rire dans la salle. Et voilà, contre toute attente, j'avais réussi mon jury central.

### **Vous pouvez donc démarrer des études supérieures.**

Oui, je pouvais enfin aller à l'université. Cependant, c'était loin d'être simple, car j'étais sans ressources. On m'avait assuré pouvoir bénéficier d'une bourse d'études, je me rends donc au ministère de l'Education, où j'apprends que les demandes de bourse doivent être déposées en mars. Nous étions en août. Dans le bureau, tous se rendent compte de l'absurdité de la situation, ils sont vraiment chaleureux mais totalement impuissants. Mon amie avocate m'avait dit qu'en cas de problème, je pouvais téléphoner à la directrice du service social de l'ULB, ce que les gens du ministère ont fait. La dame au bout du fil m'a alors dit de prendre le tram 17 au coin de la rue de la Loi, ce dont je me souviendrai toujours, et de demander qu'on m'indique l'arrêt de l'Université. Arrivé sur le campus, je devais me diriger vers le grand bâtiment en briques rouges, où elle m'attendait. Avec pour toute fortune une quinzaine de francs, je la rencontre et, une demi-heure plus tard, j'avais 3.500 francs en poche, une chambre

le petit orphelin de guerre à la scolarité chaotique qui, à force de détermination, passe le Jury central et réussit à l'université. En réalité, cela faisait très longtemps que je n'avais pas eu la vie aussi facile.

### **Vous aviez déjà décidé de vous inscrire en faculté de psychologie ?**

Oui, bien qu'il s'agisse d'un énorme malentendu, car j'avais une vision totalement irréaliste de l'université, dont j'avais tellement rêvé... A mes yeux, il ne s'agissait absolument pas d'un endroit où on allait pour accéder à une profession, j'y voyais un lieu où, grâce à de savants professeurs étudiant ces questions, j'allais comprendre l'Allemagne nazie, et saisir ce qui nous était arrivé. A ce moment-là, conformément à l'air du temps, je voyais là une sorte de pathologie, l'émergence d'un délire collectif. Les responsables du génocide, ceux qui avaient tué mes parents, étaient dans mon esprit des malades, des anormaux. Dans cet angle de vue, il allait de soi de choisir la psychologie, mais j'ai très vite déchanté. Au lieu de se pencher sur de telles préoccupations essentielles, la Faculté de psychologie - particulièrement scientifique

### **Durant vos années à l'université, dans la seconde moitié des années cinquante, participez-vous à des mobilisations politiques sur le campus ?**

Pas énormément. J'ai surtout participé à des actions réclamant la démocratisation de l'accès à l'université : nous revendiquions la gratuité des études, des systèmes de « présalaire »... Nos demandes bénéficiaient de peu d'écho, alors une action d'éclat a été décidée : l'occupation du château de Beersel. Désigné porte-parole pour la presse, j'étais resté à l'extérieur du château pendant que de nombreux étudiants se barricadaient à l'intérieur, accrochaient des banderoles en façade. Au cours d'une conférence de presse, après avoir exposé toutes nos revendications j'ai dit par boutade : « *J'espère que vous donnerez autant d'espace à nos revendications que vous en donneriez s'il était arrivé une bricole à Brigitte Bardot.* » A l'époque - il y avait de quoi ! - on ne parlait que d'elle... Tout le monde a ri et, avec nos revendications, ça a été cité en très bonne place dans les principaux journaux, notamment si je me souviens bien en première page du journal *Le Soir Illustré*.

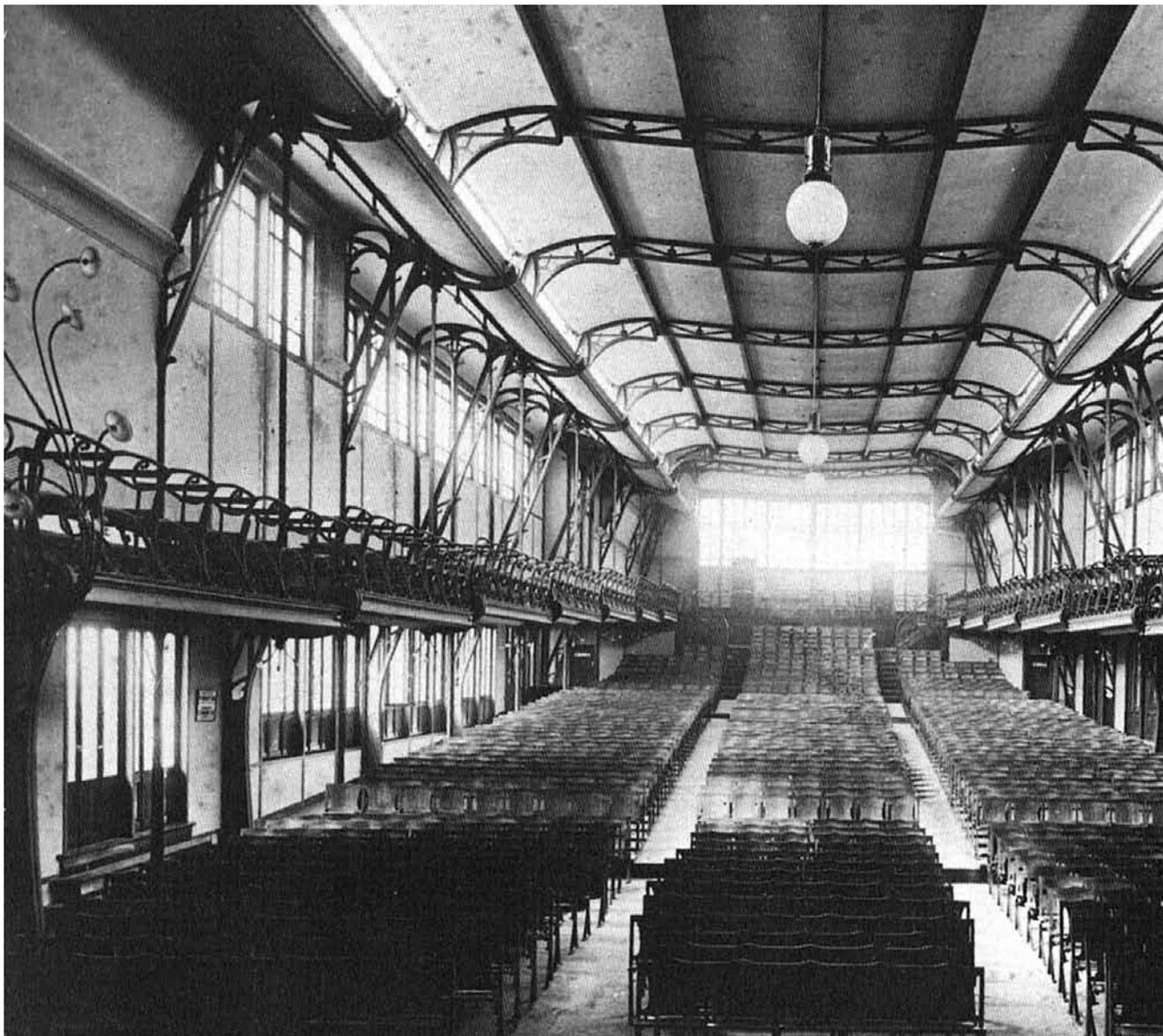
L'opération a été un franc succès, même si elle s'est toutefois terminée en eau de boudin. L'un de nous assurait à moto la liaison entre Beersel et l'ULB, il vient m'annoncer le désir des occupants de sortir : ils ont froid, faim, bref ils en ont marre, mais la police veut les fouiller. Je demande d'attendre, pour négocier une sortie plus digne. Il me dépose au palais de Justice où je suis reçu par un type en

## **J'y voyais un lieu où, grâce à de savants professeurs étudiant ces questions, j'allais comprendre l'Allemagne nazie**

à l'époque - élevait la méthodologie statistique en reine des sciences. Cela dit, cette vie d'étudiant était tellement facile et agréable pour moi que j'ai continué, je n'ai jamais eu de problème dans mon cursus.

civil assis, très aimable, entouré d'officiers de police et de gendarmerie. Le but d'information étant atteint, j'explique notre désir de mettre fin à l'occupation, mais le refus d'être traités comme des voleurs après une

*La grande salle de spectacle de la célèbre Maison du peuple de Victor Horta, aujourd'hui démolie. Cette salle a servi de cadre à une réunion pour la création d'un syndicat étudiant à la fin des années cinquante.*



⇒ action pacifique. Suite à une palabre sur la propriété privée, au cours de laquelle il m'indique la présence probable d'un de ses proches parmi les occupants, l'agent accepte de transmettre des ordres dans ce sens. A ce moment précis, notre « estafette »

mocratisation de l'université, nous avons tenté de créer un syndicat étudiant, et avons organisé une réunion avec des représentants de plusieurs universités de France, des Pays-Bas et de Belgique, flamandes et francophones. Le président des étudiants

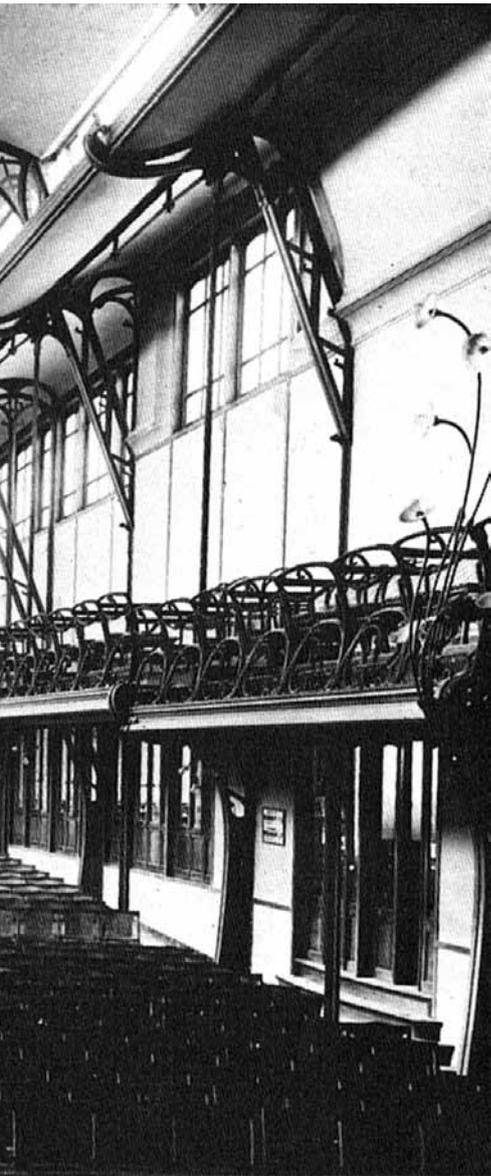
n'était disponible. Nous pouvions cependant utiliser la grande salle de spectacle, avec la superbe charpente d'acier et les immenses verrières, où nous avons installé une table et des chaises sur la scène.

## **J'ai éprouvé du dégoût, mais aussi un sentiment d'impuissance. J'étais en tous cas certain de ne jamais adhérer au Parti Socialiste**

entre dans la pièce et demande à me parler en aparté. Arrivé trop tard, il avait constaté la sortie des occupants, fouillés par la police. Compatissant, mon interlocuteur me dit alors : « Dur ! ». Je me suis rarement senti aussi penaud, j'ai bien râlé. (3) Dans cette même perspective de dé-

socialistes a proposé de trouver une salle de réunion dans les locaux de la FGTB, au sein de la magnifique Maison du Peuple de Horta aujourd'hui démolie. Arrivés sur place, nous apprenons la tenue d'une très importante réunion nationale du syndicat socialiste, aucune salle

Je ne me souviens pas des suites politiques de cette réunion, par contre elle a consolidé mon allergie à l'engagement dans des organisations politiques, au sens étroit d'obéissance à un parti. Je n'aime pas rester longtemps assis, surtout quand je réfléchis. Tout en suivant la discussion, un moment je marche doucement vers le fond de la scène, où une petite fenêtre était ouverte. Dans l'étroite ruelle contournant la Maison du peuple, en contrebas, j'aperçois une longue file de grosses voitures américaines. Les chauffeurs, dont je crois me souvenir qu'ils étaient en livrée (4),



attendaient là leurs patrons pendant des heures, les bonzes du syndicat socialiste ! Quel contraste entre leur réunion et la nôtre, entre leurs aspirations sociales et les nôtres. J'ai éprouvé du dégoût, mais aussi un sentiment d'impuissance, ce ne sera hélas pas la dernière fois... J'étais en tous cas certain de ne jamais adhérer au Parti socialiste. Je suis heureux d'avoir pu occuper un moment cette magnifique salle, de pouvoir en parler et de rappeler sa démolition quelques années plus tard - en 1965 - sur décision de ces mêmes bonzes syndicaux. (5)

## Que faites-vous après vos études ?

J'ai l'opportunité d'un petit travail de recherche, pour quelques mois, à l'institut de Sociologie de l'ULB. Parallèlement, on m'attribue un cours de Psychologie sociale, de trente heures, à ce qui s'appelait à

l'époque l'École supérieure d'assistantes sociales, située rue de l'Abbaye à Ixelles. Mais surtout, j'obtiens une bourse très conséquente pour entreprendre un doctorat aux États-Unis, dans l'université de mon choix. J'ai choisi l'université du Michigan, à l'époque considérée comme « La Mecque » de la Psychologie sociale. Elle se trouve à Ann Arbor, une petite ville universitaire située près de Detroit. Avec Berkeley en Californie, Ann Arbor était l'un des principaux centres de la contestation universitaire des années soixante. Elle est proche de Port Huron où a été proclamé le *Port Huron Statement* (Manifeste de Port Huron) rédigé à l'origine par Tom Hayden, un étudiant de l'Université du Michigan, très connu et respecté pour son engagement intransigent contre la guerre au Vietnam et pour les droits civiques. Ce texte servait de charte au SDS, le *Students for a Democratic Society*. (6) Je m'y sentais bien, contrairement aux mouvements bruxellois on n'y évoquait pas d'« avant-gardes mythiques » en Union soviétique ou en Chine... L'engagement était « moral », déterminé dans la vie quotidienne.

Nous étions persuadés de vivre la fin de la « vieille société », nous y croyions fermement. Pour l'essentiel, nous refusions de nous définir par la « réussite individuelle » dans - et par - la production et la consommation. Nous considérions notre société, cette *junk society* (littéralement « société de camelote), non pas comme l'incarnation de la démocratie et de la liberté, mais comme une espèce de machine monstrueuse, pour laquelle nous parlions de *military-industrial complex*. Dans cette vision, la société déshumanise ses propres membres, particulièrement les minorités - les Noirs, les Indiens,... -, et détruit les autres sociétés, notamment à l'époque le Vietnam.

## Vous avez donc participé aux mouvements sociaux des années soixante aux États-Unis, vous y étiez quand exactement ?

De 1963 à 1968, une belle époque, du moins les premières années. J'ai participé à des manifestations, notamment des *sit-in*, une forme d'action très répandue à l'époque. On arrivait en bandes, parfois nombreuses, et on s'asseyait pacifiquement, par exemple pour bloquer l'accès d'un centre de

recrutement de l'armée présent sur le campus. L'une de ces actions, contre la guerre du Vietnam, m'a fort marqué. Il avait été décidé de ne pas appeler à la grève, ne pas prendre la parole dans les auditoriums pour ne pas perturber les cours, car les organisateurs craignaient une occultation des revendications. Ils ont privilégié la tenue d'un *vigil*, une veillée jusque très tard dans la nuit, avec une longue succession de prises de parole, témoignages, analyses... Dans un premier temps, je trouvais ça « bizarre », peu cohérent avec l'immense colère et la

**Nous étions persuadés de vivre la fin de la « vieille société », nous y croyions fermement**

révulsion suscitées par le massacre vietnamien. J'étais persuadé qu'il n'y aurait pas grand monde, mais des centaines d'étudiants et d'enseignants sont venus ! Malgré leur apparence angélique, j'ai réalisé assister en fait à une énorme prise de risque, car beaucoup refusaient en parallèle d'aller servir au Vietnam, ou de payer la part de leurs impôts consacrée aux dépenses militaires. Cette nuit-là va profondément marquer ma perception et mon attachement à la contestation américaine.

Un autre événement, plus « anecdotique » mais néanmoins important, m'a aussi fortement marqué. Comme je n'appréciais pas beaucoup la nourriture locale, je m'étais mis à cuisiner. Un petit groupe d'étudiants, parmi les plus engagés, venait de temps à autre manger à la maison. Un soir, nous étions une dizaine à table dont plusieurs couples. Nous parlions probablement des droits civiques et, en plein milieu de la discussion, une des filles nous dit en substance : « Dans notre groupe, quand un couple se défait le type reste, l'ancienne petite amie s'en va et la nouvelle rejoint le groupe. » Immédiatement, ça jette un froid. Je lui dis combien je suis choqué par cette réalité dans notre milieu, que je n'avais même pas remarquée. Elle se tourne alors vers moi : « Et toi Jacques, c'est toi qui cuisines mais c'est Janice - ma compagne à l'époque - qui sert et débarrasse. Je parie que c'est elle »

⇒ *qui va faire la vaisselle.* » J'allais sans doute l'aider, mais pour l'essentiel ses propos étaient corrects, j'étais interloqué. Subitement, je réalisais à quel point il était facile et valorisant de dénoncer la discrimination chez les autres, mais elle pouvait aussi aller de soi, en toute bonne foi, même chez les bruyants défenseurs des droits humains que nous étions ! Ça m'a profondément interpellé et, aujourd'hui encore, cette scène me revient souvent à l'esprit.

J'ai quitté les Etats-Unis fin 1968, pour de multiples raisons. J'étais en désenchantement total pour la psychologie sociale américaine, mais j'assistais également à la déliquescence du rêve hippie. J'ai passé un moment à San Francisco, c'était d'une tristesse insupportable... Nous étions également face à la dislocation du SDS, à l'époque des émeutes de Chicago suite auxquelles Tom Hayden et Rennie Davis avaient été inculpés. Sur les ruines du SDS émergeaient des groupes violents, notamment les Weathermen (7), ou encore des groupuscules politiques à l'européenne. Je voyais aussi arriver une variété de mouvements fondés sur la « Dynamique des groupes », y compris des sectes mystiques. Rennie Davis, par exemple, est devenu un des principaux dignitaires et le porte-parole de la secte du Maharaj Ji. Dans ce contexte, une lecture a en outre servi de déclencheur à ma décision de partir au plus vite. Dans le *Monde hebdomadaire*, une version résumée du journal *Le Monde* disponible à l'étranger, un entrefilet relatait l'occupation de l'ULB. J'ai sursauté : « *Ils ne vont quand même pas faire ça sans moi !* »

gestion de l'ULB. D'autres voyaient un échec, l'Assemblée libre (8) n'ayant pas été assez loin. Beaucoup de nostalgiques de l'Assemblée libre se répartissaient en une myriade de groupes militants stalinien, trots-

ment », hors de la société marchande. Au début, il y avait beaucoup de monde mais aussi, hélas, une psychanalyse de groupe sauvage, avec de nombreux participants. Elle était animée par un « gourou-psy-

## Quand j'arrive à l'ULB fin 1968

### l'occupation est terminée, la situation est plutôt confuse

kistes, maoïstes, anarchistes... Je me souviens avoir été invité à une réunion, tout à fait surréaliste, d'un groupuscule appelé UUU (Universités Usines Union).

Le journal *Mai* paraissait, autour de Marcel Liebman (9), dont les analyses m'intéressaient. Elles me semblaient cependant trop centrées sur la révolution prolétarienne et les affrontements « Staline-Trotsky », pour pouvoir appréhender ce qui me paraissait essentiel. J'étais profondément marqué par l'expérience américaine et - sur demande je pense - j'ai écrit dans *Mai* un petit article sur la contestation aux Etats-Unis. J'avais décrit l'image d'un paquebot - notre société - pour lequel il était inutile de se focaliser sur la structure de classe, l'entière du navire étant en train de couler. Ils avaient placé un chapeau d'avertissement prévenant que l'article ne représentait pas les vues de la rédaction, un élément révélateur de mon image dans ce milieu qui, somme toute, était devenu le mien.

Dans une rue proche du campus, nous avons créé à quelques-uns

chiatre-psychanalyste-dissident ». Ça m'horripilait, tout cela était pour moi très violent, bien loin des rêves hippies. De l'époque de ce lieu collectif, deux événements me semblent importants. Le premier est l'exclusion de Georges Miedznanagora (10) de l'ULB, un des meneurs du Mai 68 bruxellois, dont l'enjeu me paraissait extrêmement important : la normalisation ou, mieux, la domestication de la contestation sous l'égide du parti socialiste. Une opération qui, à mon sens, a parfaitement réussi. Le second événement est la création de « Aimer à l'ULB » par Marco Abramowicz. (11) Cette maison de la rue Elise était gérée collectivement, ou plutôt « spontanément », ce qui a très vite posé de gros problèmes, surtout à moi, signataire du bail !

Pour clore cette période des années soixante, dont je garde une impression globale, je dirais qu'il y avait des parallèles entre les Etats-Unis et ce que j'observais à l'ULB. Un des principaux symptômes de la décomposition de la contestation américaine, à mes yeux une des causes prépondérantes, réside dans le fait que l'analyse de soi, des autres et de la société, en termes « d'individu autonome » avait éclipsé toute autre analyse. Sont devenus prépondérants ce type de discours : « *Pour changer la société, il faut d'abord se changer soi-même.* » Le recours à la « direction non directive » de thérapeutes et d'animateurs de groupe devenait très courant, dans la quête d'une « réalisation de soi ». Quand je rentre en Belgique, la contestation est tout aussi moribonde et l'auto-analyse compulsive, vouée à la recherche de « l'autonomie individuelle », tout aussi envahissante qu'aux Etats-Unis. Une différence demeurerait, sans effet cependant sur le résultat : à Bruxelles la recherche de « l'autonomie individuelle » était

## Tout cela cadrait mal avec les souvenirs

### de mon père, manœuvre d'usine, qui me disait :

### « Va à l'école pour être mieux que moi »

**A Bruxelles, vous retournez donc directement vers l'ULB ?**

Oui, mais quand j'y arrive l'occupation est terminée, la situation est plutôt confuse. En tous cas ma vision en est confuse, car après plusieurs années d'absence j'avais « perdu le fil ». Certains voyaient une considérable amélioration, par l'obligation de la participation des étudiants à la

« Le 110 rue Elise », une espèce de maison commune au milieu du village. On pouvait y trainer, organiser des rencontres à tout moment. Nous avions des rapports très étroits avec une série de maisons communautaires mais personne n'y habitait, il s'agissait sans doute d'une survie étriquée de l'Assemblée libre. Nous étions persuadés de vivre « autre-

beaucoup plus souvent préfacée par l'invocation d'une alliance salutaire avec le prolétariat.

Tout cela cadrerait mal avec les souvenirs de mon père, manœuvre d'usine, qui me disait : « *Va à l'école pour être mieux que moi.* » Nous avons assisté, des deux côtés de l'Atlantique, aux mêmes innombrables « conversions » des contestataires en psychologues, thérapeutes, animateurs de groupe et autres professionnels artistiques ou publicitaires de « l'autonomie individuelle ».

**Vous devenez professeur en quelle année ?**

Parti aux Etats-Unis pour réaliser ma thèse, je reviens sans l'avoir terminée, très loin de là. Le rejet de ce qu'il est convenu d'appeler la « Psychologie sociale » m'avait totalement réorienté dans mes recherches. Je n'avais alors plus droit à une bourse et, en gros, je traînais à l'ULB sans grandes perspectives. Alors, à nouveau, je vais bénéficier d'un sérieux coup de bol.

L'Université de Nice avait créé un programme de sciences sociales, en coopération avec une dizaine d'uni-

versités américaines, et ils cherchaient donc une personne capable d'enseigner en français et en anglais. En France à l'époque ça n'avait pas l'air facile et, par des contacts aux Etats-Unis, ils sont tombés sur moi. Sur base d'un seul petit livre publié, ils m'ont engagé, alors que je n'avais pas de doctorat. Pendant deux ou trois ans, je me suis arrangé pour passer en alternance quatre ou cinq semaines à Nice, ensuite la même période à Bruxelles. C'était plutôt

agréable. J'étais également content de retrouver des étudiants américains. Malgré la débandade de la contestation, ils restaient profondément imprégnés de son esprit, en tous cas ceux qui choisissaient de quitter les Etats-Unis pour passer un semestre en Europe.

Peu après la suppression du programme, un nouveau coup de bol me tombe dessus. En 1973, la faculté de Psychologie de l'ULB avait nommé un professeur de Psychologie sociale, qui avait semble-t-il également postulé au Canada. A la fin de sa première

année d'enseignement, il y est parti, sans se préoccuper des examens. Le doyen de la faculté m'a demandé de m'en occuper, étant entendu qu'il s'agissait d'un remplacement, n'étant

et sociales et j'ai progressivement assumé d'autres cours et séminaires : Psychologie générale, Organisation sociale du travail, ... J'ai terminé ma carrière à plein temps. J'ai eu la chance de devenir professeur sans passer par le stade d'assistant, ce que je n'aurais peut-être pas supporté.

**Quel était le sujet de votre thèse, présentée en 1977 ?**

Je vais tenter de l'exposer brièvement et simplement... Au cœur de la contestation aux Etats-Unis, nous rejetions donc la croyance de l'individu voué à son activité profession-

**Au cœur de ma thèse se trouve cette question : « Comment a-t-il pu sembler évident à des êtres humains, à une société, de déshumaniser totalement mes parents ? »**

nelle, qui définirait la nature et le bien - le progrès - de l'être humain et de la société. Quand j'essayais d'argumenter ce rejet, comme tous les « cocontestataires » d'ici et des Etats-Unis, c'est pourtant ce même progrès que je m'entendais invoquer. En réalité, quels que soient nos doutes, nous vivons nos explications, en termes d'individus autonomes, comme d'évidentes vérités. Cet état de fait implique, et c'est encore le cas aujourd'hui, que nous proclamons et mettons en œuvre, y compris en nous-mêmes, des valeurs morales et des normes sociales que nous croyons combattre. J'y faisais allusion en évoquant notre « foi en l'individu autonome », telle une vérité évidente sur la nature et le bien de l'être humain et de la société, comme l'une des principales raisons de l'échec de la contestation...

Sur base de cette expérience et de cette prise de conscience, dans ma thèse j'ai essayé de cerner les déterminations de ce « sentiment d'évidence ». Comment se fait-il qu'une définition, de la nature et du bien des êtres humains et des sociétés, semble évidente dans notre société ? Que d'autres définitions semblent évidentes dans d'autres sociétés, ou même dans notre passé ? Dans mes cours, et aujourd'hui encore, j'ai essayé de dénoncer les effets de nos évidences, c'est-à-dire les effets de notre



Les étudiants américains, membres du SDS, Students for a democratic society, organisation très active dans les mouvements de contestation des années soixante aux Etats-Unis. Tom Hayden, rédacteur initial du manifeste Port Huron Statement est situé sur la photo à... l'extrême-gauche.

pas docteur je ne pourrais pas devenir titulaire du cours. Mais ils m'ont ensuite nommé intérimaire, pour une année académique. Ensuite, j'ai été nommé à titre temporaire, à condition de présenter une thèse de doctorat. Je l'ai donc fait en 1977, en dehors des clous de la Psychologie sociale académique et de la liturgie statisticienne de la faculté.

Par la suite, je suis passé à la faculté des Sciences économiques, politiques

et sociales

C. CLARK KISSINGER

⇒ *idéologie*. Par exemple, lorsque nos sciences psychologiques, y compris le freudisme et le cognitivisme, sont placées dans la perspective élaborée dans ma thèse, elles apparaissent comme l'*idéologie*, en quelque sorte la « religion » dominante du capitalisme industriel. Les principes de nos sciences psychologiques et de nos sciences économiques sont les mêmes. Malheureusement en ma-

sonne était remarquable. Une anecdote traduit bien notre relation : un jour, il me laisse un message en me demandant de le rappeler. Dès qu'il décroche, avant même qu'il ne puisse placer un mot, je lui dis : « *D'accord je signe. Dis-moi maintenant ce que j'ai signé.* » La confiance et la complicité entre nous étaient totales. Durant les années septante, on peut dire que l'ULB était plutôt à gauche,

notamment autour des questions d'immigration ; des sans-papiers sont accueillis dans les locaux de l'ULB. Vous avez par exemple soutenu très fermement le Collectif contre les expulsions (CCLE). (13) Quand, lors d'une manifestation, le collectif a favorisé l'évasion de détenus - des innocents, faut-il le rappeler ? - du centre fermé 127 bis, vous signez un acte d'hébergement affirmant que vous cachez chez vous l'un des évadés...

Ça devait me sembler évident, en raison de mon parcours familial. Au début de notre rencontre, je rapportais les mots de mon père, immigré récent âgé de trente ans, qui disait en substance : « *Je n'ai rien fait de mal, je suis ici pour "gagner ma vie" et celle de ma famille, pourquoi nous chasse-t-on ?* ». Cet étonnement paternel était probablement pour quelque chose dans cet engagement des années nonante ! Ainsi que la réponse, négligemment griffonnée, délivrée par l'administration, alors que ma mère est enceinte de plus de huit mois : « *Rejet pour la femme, rejet pour le mari.* » (14) Elle accouchera une quinzaine de jours plus tard... Mais surtout : nous étions face à des gens enfermés au centre fermé 127 bis. Les enfants derrière les barreaux des fenêtres, c'était insupportable. Et puis je me sentais bien avec les gens du Collectif, ils disaient simplement - et surtout vivaient - « Non ! ». Sans millénarisme (15), leur engagement reposait plutôt sur des valeurs de l'ordre du « tabou ». Avec évidence, ils affirmaient simplement : on ne peut pas faire ça à des êtres humains.

Dans mon interview pour le journal du Collectif, en 1998, je disais ceci : « *Aujourd'hui ceux qui tentent*

## **Surtout : nous étions face à des gens enfermés au centre fermé 127 bis. Les enfants derrière les barreaux des fenêtres, c'était insupportable**

tière d'idéologie, savoir ce qui fait tomber la pluie ne permet pas d'empêcher la pluie de tomber.

Si l'on doit résumer en une phrase, que ce soit dans ma thèse, dans mes cours ou ailleurs, il s'agit toujours de mettre en question l'idéologie - ce qui est vécu comme vérité évidente - de la société dont nous faisons partie et, que nous le voulions ou non, dont nous partageons la mentalité. Voilà ce que j'ai arbitrairement baptisé « Psychologie sociale ».

Mais en fait une question, plus particulièrement, est au cœur de ma thèse mais aussi du reste de mon parcours : « Comment a-t-il pu sembler évident à des êtres humains, à une société, de déshumaniser totalement mes parents ? »

**Durant les années 70-80, vous faites partie d'un groupe de professeurs progressistes de l'ULB ?**

Pas un groupe, plutôt des personnes dont je me sentais proche, et pas seulement des professeurs, avec lesquelles je m'engageais pour les mêmes causes : contre l'apartheid en Afrique du Sud, le soutien aux actions ouvrières, les dénonciations des oppressions... Je me sentais proche de Marcel Liebman, Robert De Vleeshouwer, plus tard Mateo Alaluf, Jean-Jacques Heirwegh, Eric David, Eric Remacle. Je voudrais saluer particulièrement Marcel Liebman que j'aimais beaucoup et respectais énormément, moins pour ses orientations ouvriéristes que pour la cause palestinienne, « Pas en notre nom », qui nous rapprochait. Sa per-

même si parfois « gauche caviar », personnellement j'aime bien l'expression « socialiste tendance Villa Lorraine »... Vraiment, la plupart des enseignants et des étudiants étaient plutôt à gauche. Au début des années quatre-vingt, le climat change réellement, c'était l'époque de Thatcher en Angleterre, Reagan aux Etats-Unis, et chez nous, nous avions le gouvernement Martens-Gol (12). Le style BCBG, « bon chic, bon genre » commence à se marquer chez beaucoup d'enseignants et d'étudiants. Dans certains conseils facultaires, les profs se mettent à se vouvoyer. Solvay, Médecine, Droit et - très significatif à mes yeux - la Psycho sont de plus en plus demandés. Des disciplines comme les Sciences sociales, la Philosophie, l'Histoire, sont de plus en plus écartées. C'était l'air du temps. L'atmosphère devenait néolibérale : « Chacun pour soi, même si c'est l'enfer pour tous. » Malgré cela, pour

## **En un rien de temps, leurs préjugés antisémites semblaient s'être dissous dans la « familiarité ». Familiarité étant selon moi le mot le plus adapté**

les personnes dont je me sentais proche, pratiquement rien n'avait changé.

**Dans les années nonante, les campus connaissent une forme de retour des mobilisations politiques,**

de se réfugier chez nous sont également en danger : Sémira n'est pas la seule. De plus en plus de réfugiés meurent en essayant de franchir les frontières de l'Europe. Si ces morts résultent de l'application de nos lois, alors il faut s'y opposer : c'est ça ou être complice. » (16)

Le Soir titre « Hausse de 60 % des actes antisémites en 2014 ». Jacques Bude a fait l'exercice d'analyse de la manière trompeuse par laquelle on arrive à ce chiffre alarmiste.

mal avec l'image d'une Belgique antisémite.

Je vais vous parler des deux cas auxquels je viens de faire allusion. On parle souvent de clichés antisémites dans les populations musulmanes. Bien sûr, ils existent et, dans le premier cas, c'est bien plus grave qu'un cliché. En janvier 2009, je suis dans une manifestation contre les violents bombardements à Gaza. Durant cette opération de l'Etat d'Israël, appelée « Plomb durci », l'armée a détruit ou lourdement endommagé plus de 10.000 logements, tué 1.400 Palestiniens et en a blessé près de 5.400 autres, selon la Croix-Rouge. (17) Dans les rues de Bruxelles, deux jeunes d'une vingtaine d'années, d'apparence maghrébine, portaient sur la poitrine et sur le dos une pancarte sur laquelle on pouvait lire « Mort aux Juifs ». Plus exactement, un élément qui a d'ailleurs quelque peu « amorti le choc », ces trois mots comportaient deux fautes d'orthographe. C'était dur, bien entendu, mais il s'agissait plutôt de

deux méprisables voyous antisémites que d'une organisation prônant le massacre des Juifs. Heureusement, le choc a ensuite été largement « compensé ». Des membres et des sympathisants de l'UPJB participaient à la manifestation, avec une large banderole « Union des Progressistes Juifs de Belgique ». Deux personnes se sont approchées, elles aussi d'apparence maghrébine, très probablement un père et son fils : ils ont demandé s'ils pouvaient porter la banderole, en disant que ce serait un honneur !

Le second cas est lié à une amie, enseignante dans une école secondaire d'Anderlecht, lorsqu'elle m'a dit avoir entendu des propos anti-



## aujourd'hui, qu'en diriez-vous ?

On prenait à l'époque conscience du caractère mortel des politiques de fermeture des frontières. Combien sont-ils aujourd'hui à mourir ? Manifestement, je n'imaginai pas l'ampleur du massacre auquel nous allions assister, ni le silence dans lequel nous l'acceptons. Votre question me fait réaliser à quel point aujourd'hui la grande majorité d'entre nous - y compris moi-même - sommes anesthésiés et, de fait, complices. C'est écœurant.

Avant de conclure ce tour d'horizon de votre parcours, nous pourrions évoquer l'antisémitisme

Il est manifestement dans l'air du temps de parler de montée de l'antisémitisme, mais personnellement, je ne la ressens pas. J'ai très rarement été témoin de propos antisémites, peut-être deux fois. Ce n'est pas l'attentat antisémite du Musée juif, perpétré par un terroriste français d'origine algérienne de passage, aussi monstrueux soit-il, qui peut démontrer une augmentation de la violence envers les juifs dans notre pays. Mais j'admets, par la force des choses, avoir un préjugé plus que favorable. Le simple fait d'être encore parmi vous, avec mon parcours pendant la guerre et ensuite, ça cadre

⇒ sémites dans sa classe. Ses élèves étaient en quasi-totalité issus de l'immigration maghrébine ou turque. Parmi les propos, une prétendue impossibilité d'amitié avec des juifs. Nous décidons d'organiser ma venue en classe avec un ami d'origine musulmane, pour répondre aux questions des élèves. Il s'agissait de Souhail Chichah, chercheur à l'ULB, qui a d'ailleurs eu des ennuis plus tard avec les lobbys pro-Israéliens, qui l'ont injustement accusé d'antisémitisme. Aux yeux des élèves d'Anderlecht, les musulmans de l'immigration étaient presque exclusivement des petits commerçants, des artisans, des ouvriers plutôt pauvres et peu instruits, et les Juifs généralement membres de professions libérales, patrons, riches et très instruits. En outre, il allait de soi que tous les musulmans étaient pro-Palestiniens et anti-Israéliens, et tous les Juifs pro-Israéliens et anti-Palestiniens.

Au début, ils s'étonnaient de l'amitié entre Souhail et moi, et qu'en outre nous venions du même milieu, puisque le père de Souhail était également manoeuvre de haut-fourneau. Ils étaient sidérés de nous voir tous les deux radicalement pro-Palestiniens. Leur étonnement était également énorme face au fait qu'au début de la guerre 1939-45, 93 % des Juifs en Belgique, étrangers pour la plupart d'immigration récente, étaient précisément des petits commerçants, des artisans et des ouvriers peu qualifiés. En outre, ces Juifs vivaient à l'époque dans les quartiers où ils vivent aujourd'hui, ils n'en revenaient pas ! La rencontre a duré des heures, ils ne tarissaient pas de questions sur cette immigration. Ils riaient des similitudes avec leur propre milieu. En un rien de temps, leurs préjugés antisémites semblaient s'être dissous dans la « familiarité ». Familiarité étant selon moi le mot le plus adapté.

Nous étions sous le charme, leur autodérision décapante était particulièrement attachante. La rencontre étant concluante, mon amie professeure propose d'étendre l'expérience à tous les élèves de l'école, leurs parents et les enseignants. Une date est alors fixée, une salle communale d'Anderlecht réservée, et l'information affichée. Hélas, la veille de la séance, sans même nous prévenir, la salle nous a été retirée, la men-

## LA STRATÉGIE D'ISRAËL : CONFINER 3.500.000 PALESTINIENS DANS DES ENCLAVES INVIVABLES, ANTICHAMBRES DE L'EXIL



### LE SILENCE EST COMPLICE

Jacques Bude a sans cesse alerté sur le sort du peuple palestinien. Ici, une affiche diffusée en 2002 par un groupe dont il faisait partie, nommé « Ni sourds, ni aveugles, ni muets ».

tion « Annulé » barrait soudain les affiches. Cette annulation émanait directement du cabinet du Bourgmestre, à l'époque Jacques Simonet. La seule explication reçue relatait l'impossibilité, pour la commune, de fournir une « tribune à l'antisémitisme ». Inouï. Par ailleurs, il était vivement conseillé à mon amie de ne pas faire de vagues. On le voit, la stupidité actuelle des obsessionnels de l'antisémitisme n'est pas neuve.

#### Que voulez-vous dire ?

Pour démontrer ces propos je vais prendre un exemple. J'ai fait l'exercice d'analyser les informations du site « Antisémitisme.be », qui se donne pour mission de recenser les faits antisémites dans notre pays. En janvier 2015, quelques mois après l'attentat du Musée juif du

24 mai 2014, le journal *Le Soir* titre : « Hausse de 60 % des actes antisémites en 2014 ». Plus de cent actes ont visé la communauté juive en Belgique l'an passé, d'après l'association « antisémitisme.be ». Incrédule, je consulte le site. Je m'attendais à beaucoup de la part de ces personnes, mais là ils avaient fait fort.

Dans leur communication à la presse, les « incidents » antisémites repris sur leur site sont devenus des « actes » antisémites, un mot à connotation plus violente. Leur rapport annuel de 2014 fait état de 109 incidents, et dans leurs archives j'en compte 108, cet élément n'est pas bien grave. (18) Plus grave cependant, parmi ces 108 incidents, 25 sont comptabilisés deux fois, généralement une fois en flamand

et une fois en français. Le chiffre descend donc d'un coup à 83 incidents, au lieu de 109. Par ailleurs, si on observe les incidents en question, nous pouvons tomber sur des surprises : la publication du Rapport sur l'antisémitisme en Belgique, pour l'année 2013, est comptée comme un incident antisémite, par exemple. On y trouve également des actes tels qu'afficher des signes nazis sur sa façade, dessiner une croix gammée au doigt sur la poussière d'un capot de voiture ou des symboles SS sur un mur ou un arrêt de tram. La vente d'un livre sur Léon Degrelle dans une librairie, ou d'objets nazis sur un marché, sont également comptés comme incidents antisémites. De plus, l'amalgame entre Juif et Israélien y est courant. A mon sens, nous assistons tout de même à une définition plutôt expansionniste de « l'incident antisémite ».

Il y a bien eu, en 2014, des actes antisémites extrêmement graves, particulièrement l'attentat du Musée juif, mais aussi un homme poignardé à Anvers et la tentative d'incendie d'une synagogue à Anderlecht. Reste que la très large majorité des incidents consistent en des propos antisémites, notamment des commentaires racistes dans la presse ou sur les réseaux sociaux. Bref, on est très loin de la vague d'actes racistes contre la communauté juive rappor-

**Il serait temps de cesser d'ergoter sur le sionisme et l'antisionisme, ce n'est plus d'actualité**

tée par *Le Soir*. Dans le rapport, les incidents sont minutieusement analysés et répartis en de nombreuses catégories : types d'incidents, cibles, répartition géographique et répartition au cours de l'année. Vingt-cinq doublons, généralement juxtaposés, ça se remarque. Il est impossible que cette majoration de plus de 40 % ne soit pas volontaire, une machine n'a pu effectuer ça. Il me semble assister là à l'exploitation cynique du fait que la parole de ceux qui parlent, ou pré-

tendent parler, au nom des rescapés du génocide et de leurs descendants, ne sera pas mise en doute. Ils étaient manifestement persuadés que personne n'irait vérifier, et ils avaient raison puisque la presse a publié leur communication.

Personnellement, je suis immunisé. J'ai de solides anticorps contre ce que prétendent ceux que je nomme les « ultranationalistes israéliens par procuration ». Ce sont les ardents défenseurs d'Israël depuis l'étranger, dont les congénères de 1949 m'ont envoyé de force, ainsi qu'une centaine d'orphelins, peupler la dangereuse frontière de Gaza, tout en restant douillettement en sécurité en Belgique.

**Selon vous, quelles sont leurs motivations ?**

La raison de l'exagération massive de la menace antisémite me paraît évidente, car en fait elle est habituelle et systématique. Là, nous en arrivons à mon combat de toujours pour soutenir le peuple palestinien, opprimé par l'Etat d'Israël.

En juillet et août 2014, les violents bombardements et l'invasion de Gaza - Opération Bordure protectrice - avaient tué plus de 2.200 Palestiniens et blessé plus de 11.000 autres. Cette opération avait suscité énormément de sympathie pour la population de Gaza. Les manifestations de soutien mobilisaient des milliers de personnes en Belgique, il fallait donc contrer cette vague de sympathie pour les Palestiniens, car c'est alors aussi une vague de « délégitimation » d'Israël, aux yeux des « ultranationalistes israéliens par procuration », notamment de l'association Antisémitisme.be. Le but est de détourner l'attention de l'opinion publique des massacres de Gaza. Quoi de mieux pour ce faire que d'agiter le spectre de l'antisémitisme génocidaire, d'essayer de convaincre l'opinion publique que « Mort aux Juifs » est le seul mobile des mil-

liers de manifestants ? La recette est connue, et fonctionne pourtant à tous les coups depuis des décennies.

La première guerre du Liban de septembre 1982, celle de Sabra et Chatila, et plus encore l'opération

**Par leur slogan, ils font savoir qu'il ne faut pas parler de territoires ni d'occupation, plus jamais, mais parler de terreur, celle supposée, des Palestiniens**

« Plomb durci » de décembre 2008 et janvier 2009, dont j'ai donné le bilan des victimes, avaient fortement terni l'image d'Israël dans l'opinion publique, notamment aux Etats-Unis. Pour effectuer un rapprochement avec les images souvent vues des Palestiniens sans arme devant des blindés israéliens : avec ce soutien international, en quelque sorte, le « petit David à la fronde » devenait symboliquement une sorte de « blindé Goliath ». Cela inquiétait fortement les autorités israéliennes et leurs lobbys, il fallait donc à tout prix redorer l'image d'Israël. Une impressionnante campagne de « relégitimation » d'Israël a donc été lancée.

En 1984, le Congrès juif américain avait déjà organisé à Jérusalem une conférence intitulée *Hasbara* (explication, en hébreu) présidée par un expert réputé de la « modification de l'image publique ». En 2009, *l'Israel Project* a été créé, par la plus célèbre entreprise de *re-branding* (amélioration d'image de marque) des Etats-Unis. Ces deux instances vont notamment préconiser la création d'un département ministériel de propagande israélien, assumé comme tel mais qui sera au fil du temps délibérément masqué par des intitulés plus ragoûtants. Aujourd'hui, par exemple, le « ministère des Affaires stratégiques », a pour objectif principal de « démontrer » le caractère antisémite et génocidaire du BDS, la campagne « Boycott, désinvestissement et sanctions », qui promeut les boycotts économique, académique, culturel et politique d'Israël. (19) La mise en place et le fonctionnement de cette formidable et tentaculaire machine de propagande israélienne ↗

# portrait de militant

⇒ sont rigoureusement analysés dans le documentaire *The Occupation of the American Mind*, réalisé par un centre d'éducation aux médias de l'université du Massachusetts. (20)

En 2009, l'*Israel Project* élabore un manuel de propagande, *The Israël project's 2009 Global Language Dictionary* (21), qui semble depuis lors jouer un rôle très important dans la machine de propagande orchestrée par le gouvernement israélien. Du fait qu'il ne devait pas être rendu public, chaque page porte la mention « *Ne pas distribuer ni publier* », ce manuel est cyniquement explicite quant à son but et à ses stratagèmes. Pour « relégitimer » Israël, l'essentiel est, selon le manuel, de convaincre l'opinion publique que « *l'affrontement* (entre Israéliens et Palestiniens) *porte sur l'idéologie, pas sur la terre* ». Le slogan est « *La terreur, pas le territoire* ». (22) Le but est vraiment de travailler sur les mots à diffuser, à imposer dans les discours, dans la presse, etc. Par leur slogan, ils font savoir qu'il ne faut pas parler de territoires ni d'occupation, plus jamais, mais parler de terreur, celle supposée, des Palestiniens.

En clair, l'essentiel est de convaincre l'opinion publique que le problème n'est pas une question de résistance des Palestiniens à l'occupation de leur territoire, mais plutôt un supposé antisémitisme génocidaire. Je cite en substance : « *En fait, si vous parlez de territoires dans les termes de 1967,*



*En plus de la violence et de l'humiliation quotidiennes, les Palestiniens vivent une ségrégation très concrète, les terres où ils vivent sont entourées du tristement célèbre mur érigé par l'Etat d'Israël.*

*à victime, et la sympathie pour le sort des Palestiniens disparaît. »*

Je recommande vivement la lecture de ce manuel, il expose sans retenue la finalité et la perversité des méthodes de la machine de propagande israélienne. La révolusion, entraînée face au cynisme de la campagne de « relégitimation » d'Israël, est un puissant antidote contre l'occultation des crimes de guerre israéliens par l'invocation d'un antisémitisme génocidaire, y compris en Belgique.

**Il existe de vifs débats sur les volontés d'Israël d'assimiler antisémitisme et antisionisme, qu'en pensez-vous ?**

principes de la propagande israélienne : « Quand on leur parle de menaces antisémites, ils oublient l'occupation. »

Ensuite ces débats m'agacent tout autant, sinon plus, par leur contenu. Il serait temps de cesser d'ergoter sur le sionisme et l'antisionisme, ce n'est plus d'actualité. Le sionisme est l'idéologie du nationalisme israélien, le mythe fondateur de l'Etat d'Israël. On peut donc éventuellement parler du rôle joué par ce mythe dans la création du nouvel Etat, mais la réalité d'aujourd'hui c'est le nationalisme israélien ! On pourrait, comme le font les colons radicaux, assimiler au sionisme la colonisation des territoires palestiniens restants mais, puisque tous les colons sont des citoyens israéliens, il faut plutôt parler d'expansion de l'Etat d'Israël. L'expansionnisme israélien est bien réel, cette politique est officiellement mise en œuvre depuis plus de septante ans. Aujourd'hui près de 10 % - sans doute bientôt plus - des Juifs israéliens vivent en Cisjordanie, Jérusalem-Est incluse. L'Etat d'Israël a confisqué, officiellement ou de fait, au moins 70 % du territoire palestinien.

En 2019, dans le Grand Israël d'aujourd'hui couvrant l'entièreté de la Palestine mandataire, les Palestiniens, auparavant un peu moins de la moitié de la population - 48,5 % -, ne contrôlent plus que 15 % du territoire. Ils sont constitués en majeure partie de réserves d'indigènes surpeuplées et systématiquement pri-

**Ne pas dénoncer, ne pas manifester sa révolusion face à la déshumanisation délibérée des Palestiniens par les autorités israéliennes revient, qu'on le veuille ou non, à en être complice**

*vous risquez de susciter une réaction tout à fait négative contre vous. Mais si vous évoquez la menace de terroristes qui abattent des avions, vous obtiendrez leur soutien. »* (23) Il est tout particulièrement recommandé de ressasser - « *lisez-le à haute voix, encore et encore* » - un passage d'une soi-disant charte du Hamas (24) qui incite à tuer les Juifs. Le Hamas doit impérativement être associé à l'Iran (Iran-backed Hamas). « *Quand les gens entendent ça, Israël passe de brute (bully)*

Ces débats m'agacent, d'abord par la forme. En toute bonne foi - ce qui est d'autant plus efficace -, ils rencontrent la principale préoccupation de la propagande israélienne : détourner l'attention des crimes de guerre israéliens vers l'antisémitisme. Peu importe ce qu'on dit d'une éventuelle menace antisémitique, du moment qu'on en parle. Plus les débats sont publics et polémiques, plus ils attirent l'attention, plus ils leur sont utiles. Souvenez-vous des



⇒ le considérer comme une « matière inerte », des « cendres ». Au pôle opposé nous trouvons l'humanisation. Humaniser l'autre représente faire de lui, en pensées, en mots et en actes, un humain. C'est cette merveilleuse qualité - l'humanité - qui m'a sauvé la vie, littéralement. En se mettant à la place de l'autre, il s'agit de « compatir » à sa souffrance et ça revient, par ailleurs, à s'humaniser soi-même.

## Un mot de la fin ?

Pour conclure cette conversation, qui a sondé bien plus profond en moi que je ne m'y attendais, j'aimerais évoquer une déshumanisation très démoralisante pour moi, depuis deux ans... Le 14 mai 2018 a eu lieu à Gaza une « Marche du Retour »,

provoque une hémorragie mortelle. La victime se vide alors de son sang sous les yeux de son tueur.

En 2005, lors de la relocalisation des forces d'occupation à la périphérie de la bande de Gaza (l'opération dite « évacuation de Gaza ») a été créée du côté palestinien une bande de terre, d'une largeur de 500 mètres à 2 km selon les endroits, où toute végétation et tout édifice ont été systématiquement rasés afin d'offrir une vue dégagée aux *snipers* israéliens. Ces tireurs d'élite, bien en sécurité hors de portée des manifestants, ont été spécialement formés et équipés pour appliquer cette politique des blessures. Ils disposent notamment de fusils spéciaux qui permettent de toucher avec précision un genou à plusieurs cen-

choses. Comment ne pas désespérer? Les vœux de la propagande israélienne, « la terreur, pas le territoire », ont été exaucés. Non seulement là-bas, mais aussi chez nous, par un silence complice pour les crimes contre les Palestiniens et une mobilisation contre la « résurgence de l'antisémitisme meurtrier », chère à la machine de propagande israélienne. Je le répète : comment ne pas désespérer ? □

(1) Ce début de parcours est relaté dans la première partie de notre entretien, dont sont également issues les citations. « Enfance et jeunesse, dans le moule du génocide », *Ensemble !* 101, Décembre 2019, pages 64 à 72. Disponible sur [www.ensemble.be](http://www.ensemble.be)

(2) Belge d'origine juive, Léopold Flam (1912 - 1995) a été professeur aux univer-

## En Israël les Palestiniens sont communément déshumanisés, en les désignant comme « terroristes » réincarnant les tueurs nazis. A partir de là, leur déshumanisation n'a plus de limites

déclenchée par le transfert de l'ambassade des Etats-Unis de Tel-Aviv à Jérusalem. Des milliers de jeunes Palestiniens ont marché vers la clôture, hautement sécurisée, qui encercle et assure le blocus de Gaza. Ce jour-là, nous comptons quelque soixante morts et plus de 2.400 blessés parmi les Palestiniens, pas un seul mort ni un seul blessé parmi les Israéliens. Depuis lors les « Marches du Retour » ont lieu tous les vendredis. Selon le quotidien israélien *Haaretz* du 6 mars 2020 (28), qui rapporte les chiffres de l'ONU, il y a aujourd'hui plus de 200 morts et près de 8.000 blessés. Cette proportion très élevée de blessures, notamment aux genoux, s'inscrit dans une politique instaurée par Ehud Barak en 2000, soit un an avant la deuxième intifada. Il s'agit d'enrayer toute résistance à l'occupation en éliminant les meneurs, de préférence en les estropiant afin de ne pas faire un nombre trop élevé de morts. Il s'agit encore et toujours de ne pas susciter la sympathie envers les Palestiniens et le soutien au niveau international. D'ailleurs, les morts résultent fréquemment de la maladresse d'un sniper qui, en touchant trop haut, perce l'artère fémorale et

taines de mètres. L'article du *Haaretz* contient des interviews détaillées de plusieurs *snipers*, dont l'un évoque la capacité de la lunette télescopique, à une distance de 100 ou 150 mètres, de lui permettre de voir les tendons de la victime.

Je terminerai donc sur une image, qui m'obsède. Celle de jeunes Israéliens déshumanisant, au point de les détruire physiquement, des jeunes Palestiniens de leur âge. Ils se déshumanisent eux-mêmes en retour, transformés en criminels sans compassion, en machines à tuer inhumaines. Sans avoir au préalable déshumanisé sa victime, une telle inhumanité n'est pas possible. En Israël les Palestiniens sont communément déshumanisés, en invoquant leur « antisémitisme génocidaire » et en les désignant comme « terroristes » réincarnant les tueurs nazis. (29) A partir de là, leur déshumanisation n'a plus de limites. Ils sont déshumanisés par la mobilisation de la mémoire du génocide, la déshumanisation la plus extrême à ce jour : au nom du « plus jamais ça » ! Les interviews rapportées dans *Haaretz* montrent que c'est bien ainsi que les jeunes Israéliens - l'avenir d'Israël - voient les

sités de Gand et de Bruxelles. Il a étudié la chimie, la philosophie et la politique. Résistant et membre du Comité de Défense des Juifs (CDJ) lors de la Seconde Guerre mondiale, il a été arrêté à plusieurs reprises, et emprisonné à Buchenwald, puis à Hadmersleben. Quasi oublié aujourd'hui, il était assez influent entre la fin des années 1950 et les années 1980, comme écrivain-philosophe, mais également comme inspecteur-enseignant d'histoire, cours qu'il a profondément modernisé.

(3) A l'adresse ci-dessous, on peut voir la sortie des étudiants, mains sur la tête, et la fouille. D'autres photos, accompagnées d'articles reprenant les communications de Jacques Bude avec la presse y sont également disponibles. Un communiqué du 24 avril 1959 présente les revendications de l'action : « Nous voulons la démocratisation véritable de l'enseignement par des allocations d'études, des subsides aux cités et aux restaurants, des locaux modernes, des crédits pour la recherche scientifique. » [www.enbordeauxetbleu.blogspot.com/2016/08/photos-inedites-de-loccupation-du.html](http://www.enbordeauxetbleu.blogspot.com/2016/08/photos-inedites-de-loccupation-du.html)

(4) La livrée est un costume porté par certains domestiques masculins.

(5) Le surréalisme belge est tel qu'il a pu un jour sembler intéressant à certains responsables socialistes de raser une inestimable construction architecturale Art nouveau de Victor Horta, construite spécialement pour eux. Elle a été remplacée par un immonde bâtiment, toujours debout, surmonté d'une atroce tour qui, outre qu'elle défigure totalement le quartier, obscurcit le ciel des

environs de la Place de la Chapelle.

(6) Cette organisation étudiante a été très active dans les mouvements de contestation des années soixante. Ses membres refusaient à la fois la soumission au bloc de l'Est mené par l'Union soviétique, et l'anti-communisme traditionnel de la gauche américaine. Le SDS représentait le radicalisme étudiant contre la guerre du Vietnam et prônait la démocratie participative et l'action directe non-violente. Le Manifeste de Port Huron, traçant les positionnements du SDS, a été réalisé en juin 1962, écrit par Tom Hayden dans un premier jet, puis complété par des dizaines de membres du SDS. Tom Hayden était un activiste social et politique américain, et auteur, il mena ensuite une carrière politique. Il est décédé en 2016.

(7) Rennie Davis était un compagnon de Tom Hayden, cité en note précédente. *The Weathermen* est devenu, après son entrée en clandestinité, *The Weather Underground Organization*, une organisation de gauche radicale anti-impérialiste qui pratiquait la « propagande par le fait ». Elle a été à l'origine d'une vingtaine d'attaques à la bombe, sans aucune victime, car elle visait des bâtiments officiels liés à la guerre du Vietnam, en s'assurant que les locaux étaient vides. L'un des buts était d'attirer l'attention de l'opinion publique sur les liens du monde universitaire avec l'industrie militaire. Antiracistes, ils affichaient un soutien avec les Black Panthers, organisation des Noirs américains, et avec l'American Indian Movement, organisation des autochtones d'Amérique du Nord.

(8) L'Assemblée Libre est le nom générique donné au Mai 68 belge, il se rapportait aux discussions tenues dans le grand hall de l'ULB, lieu central du mouvement. Elle fut, selon l'expression de Marcel Liebman dans son ouvrage *Ce que fut l'assemblée libre, Mai 68. Vingt ans déjà plus qu'un phénomène politique*, « une entreprise de libération des consciences et des modes d'expression, une communion où se retrouvent ceux qui se côtoyaient jusqu'alors tout en s'ignorant qui, enfin, se découvrent dans une situation entièrement neuve », cité par Mateo Alaluf dans « Les traces de 68 », *La Libre*, 24 avril 2008.

(9) Marcel Liebman a été professeur de sociologie politique à l'ULB. Historien du socialisme et du communisme, il a publié de nombreux ouvrages sur le léninisme, la Révolution russe, ou encore le mouvement ouvrier belge. Issu d'une famille d'origine juive polonaise, il raconte son expérience du génocide dans l'ouvrage « Né juif ». Il participe en 1976 à la création de l'Association belgo-palestinienne, avec Naïm Khader et Pierre Galand.

(10) Né en 1930 et décédé en 2003, Georges Miedzianogora est un philosophe belge. Durant la guerre, il s'échappe à treize ans du Fort de Breendonk puis connaît les débuts d'Israël dans un kibboutz. Il revient en Belgique et accomplit des études de philosophie à l'ULB où il sera assistant de Chaïm Perelman, philosophe et théoricien du droit belge considéré comme un chef de file de l'« Ecole de Bruxelles ». Joseph signe ses écrits sous le nom de Georges, prénom sous lequel il a été caché pendant la guerre. D'âme anarchiste, il est l'un des meneurs

du Mai 68 bruxellois, ce qui mettra fin à sa carrière universitaire. Même s'il est resté rémunéré jusqu'à la fin de son contrat d'assistant, il sera interdit d'enseigner. Il bénéficiera d'une structure pirate d'enseignement, à l'initiative de ses étudiants, dans des auditoires squattés.

(11) Centre de planning familial créé en 1968, le centre « Aimer à l'ULB » s'insère dans un projet socio politique concernant la sexualité. Son fondateur écrit : « Aimer à l'ULB lutte depuis sa création pour des objectifs de responsabilité, d'épanouissement et de liberté dans les relations affectives et sexuelles. Le contrôle de sa fécondité, et des droits économiques, sociaux et politiques égaux à ceux de l'homme ont donné à la femme un statut de citoyenne à part entière. Aimer à l'ULB a participé à tous les combats pour libéraliser la contraception, l'avortement et l'éducation sexuelle. »

(12) Le premier gouvernement Martens-Gol, très libéral, associant CVP, PRL, PVV et PSC, les partis libéraux et catholiques du nord et du sud du pays, est constitué le 17 décembre 1981.

(13) Le Collectif contre les expulsions est né au début de l'année 1998, pour contester des lois de plus en plus répressives envers les étrangers, et rejeter radicalement l'existence de centres de détention d'étrangers en Belgique. Pour plus de renseignements sur le collectif et ses actions, lire le texte « Des camps d'étrangers sur la carte de Belgique », aux pages 6 à 8 du numéro 291 du journal *Bruxelles en Mouvements*, novembre 2017. Disponible sur <http://www.ieb.be/-Bem-291->

(14) Ce « Bulletin de renseignements » de 1930 est reproduit à la page 67 du précédent numéro de *Ensemble !* Cette inscription manuscrite du fonctionnaire semble être la seule procédure nécessaire pour l'octroi ou le rejet du permis de séjour.

(15) Le dictionnaire Larousse nous dit : « Mouvement ou système de pensée contestant l'ordre social et politique existant, réputé décadent et pervers, et attendant une rédemption collective en se référant à une croyance en un paradis perdu ou au retour d'un homme charismatique ».

(16) L'intégralité de l'interview est disponible sur internet, en tapant simplement « Interview de Jacques Bude, novembre 1998 ». <https://ccle.collectifs.net/Interview-de-Jacques-Bude> Sémira Adamu est une réfugiée nigériane, tuée en septembre 1998 par les policiers chargés de sa déportation. Pour expliquer leur geste, les policiers ont dit avoir simplement appliqué le règlement.

(17) Voir « Gaza strip initial health needs assesment. Prepared by Health Cluster », Organisation mondiale de la santé, Gaza 16 février 2009.

(18) Consulter sur le site « [www.antisemitisme.be](http://www.antisemitisme.be) » le document « Antisemitisme en Belgique-Rapport annuel 2014 », ainsi que l'onglet « Archive-Incidents-2014 ». Antisemitisme.be se donne pour mission de recenser, depuis 2001, les actes antisémites commis sur l'ensemble du territoire belge. Ce site, géré par un groupe de bénévoles, travaille avec le soutien du Consis-

toire central israélite de Belgique (CCIB), en collaboration étroite avec le Bureau exécutif de Surveillance communautaire (BESC) et le Coordinatie Comité van de Joodse Gemeenten van Antwerpen (CKJGA).

(19) Deux séries de quatre documentaires, l'une sur le Royaume-Unis et l'autre sur les Etats-Unis ont été consacrées à ce sujet, réalisées par Al Jezeera. Les huit films sont disponibles sur internet, la première série en anglais, sous les titres : *The Lobby P1 : Young Friends of Israel/The Lobby P2 : The Training Session/ The Lobby P3 : An Anti-Semitic Trope/The Lobby P4: The Takedown* ; la seconde série en français sur le site « [orientxxi.info](http://orientxxi.info) » : *Lobby USA (1) : La guerre secrète/Lobby USA (2) : Orienter les élites/Lobby USA (3) : La chasse aux sorcières/Lobby USA (4) : Le marketing de l'occupation*. Les quatre épisodes sur les Etats-Unis ont été censurés, voir à ce sujet le texte d'Alain Gresh « Lobby israélien, le documentaire interdit », paru dans *Le Monde Diplomatique* en septembre 2018. <https://www.monde-diplomatique.fr/2018/09/GRESH/59047>

(20) *The Occupation of the American Mind*, documentaire de Loretta Alper et Jeremy Earp, 2016. Disponible en anglais sur le site « [vimeo.com](http://vimeo.com) »

(21) *The Israel Project's 2009 Global Language Dictionary*. Disponible en pdf sur le site : [www.transcend.org](http://www.transcend.org)

(22) « The fight is over IDEOLOGY, not land ; terror, not territory. » Voir note 21, page 26. Les majuscules sont de l'original.

(23) « *In fact, when you talk about land in terms of 1967, you can completely flip public sentiment against you. But if you call into question the danger of terrorists shooting down planes, you shore up support.* » Voir note 21, page 55.

(24) Mouvement palestinien constitué d'une branche politique et d'une branche armée, le Hamas est surtout présent et actif à Gaza.

(25) Lire à ce sujet le dossier « Redéfinir l'antisémitisme », Arnaud Lismond-Mertes, *Ensemble !* n°101, décembre 2019, pages 6 à 63.

(26) Selon les spécifications de la définition de l'IHRA, serait par exemple antisémite : « Le traitement inégalitaire de l'Etat d'Israël, à qui l'on demande d'adopter des comportements qui ne sont ni attendus ni exigés de tout autre état démocratique. »

(27) Casher : Conforme aux prescriptions rituelles de la loi juive. « C'est pas casher » est une expression familière en yiddish, également en hébreu, elle signifie à peu près : « Il y a quelque chose de tordu là-dessous. »

(28) Hilo Glazer, « 42 Knees in One Day : Israeli Snipers Open Up About Shooting Gaza Protesters », *Haaretz*, 6 mars 2020.

(29) A ce sujet, lire - notamment mais pas seulement - l'ouvrage fondamental de l'historienne israélienne, professeure à l'Université hébraïque de Jérusalem, Idith Zertal : *La nation et la mort : La Shoah dans le discours et la politique d'Israël*, La Découverte, 2004.